

Predella journal of visual arts, n°57, 2025 www.predella.it - Monografia / Monograph 

Direzione scientifica e proprietà / *Scholarly Editors-in-Chief and owners:*

Gerardo de Simone, Emanuele Pellegrini - predella@predella.it

Predella pubblica ogni anno due numeri online e due numeri monografici a stampa /

Predella publishes two online issues and two monographic print issues each year

Tutti gli articoli sono sottoposti alla peer-review anonima / All articles are subject to anonymous peer-review

Comitato scientifico / *Advisory Board:* Diane Bodart, Maria Luisa Catoni, Michele Dantini, Annamaria Ducci, Fabio Marcelli, Linda Pisani†, Neville Rowley, Francesco Solinas

Redazione / *Editorial Board:* Elisa Bassetto, Elisa Bernard, Nicole Crescenzi, Livia Fasolo, Silvia Massa, Elena Pontelli

Assistenti alla Redazione / *Assistants to the Editorial Board:* Teresa Maria Callaioli, Vittoria Cammelliti, Angela D'Alise, Roberta Delmoro, Ludovica Fasciani, Flaminia Ferlito, Matilde Mossali, Ester Tronconi

Impaginazione / *Layout:* Elisa Bassetto, Sofia Bulleri, Agata Carnevale, Nicole Crescenzi, Rebecca Di Gisi

Predella journal of visual arts - ISSN 1827-8655

The article is a testimony to the years of friendly exchanges between the author and M. Laclotte.

Chez Michel Laclotte, l'art du trait d'esprit relevait d'un dessein bien senti mais secret, presque oraculaire, consistant à semer dans l'esprit de ceux qu'il estimait non des vérités, mais des doutes. Rien d'un professeur en chaire : il fuyait la sentence, préférait le détour, pour mieux œuvrer à long terme, puisque c'est le "temps long" cher à Georges Duby qui prévaut dans les musées.

Honni soit celui qui pense faux

Beaucoup de maîtres transmettent à leurs disciples un ensemble de savoirs, peu s'attachent à éveiller en eux l'exercice du penser, l'art de penser avec justesse. Michel Laclotte était de ces derniers. Rien ne lui inspirait plus de crainte, précisément, que ces érudits bien en place auxquels échoirait le malheur de "penser faux". Avec une verve inimitable, il se plaisait à narrer l'absurdité des pensées étriquées, hâtives, ou même déconcertantes de certains responsables, persuadés d'avoir découvert des remèdes tout faits pour le patrimoine ou les musées.

Ces récits n'étaient jamais de vaines récréations destinées à égayer l'auditoire de ses jeunes interlocuteurs : ils participaient d'une dialectique savamment orchestrée, destinée à mettre en lumière l'inanité d'une conception de la culture privée de valeurs, de finalité publique et du sens de la *res publica*. Paradoxalement, et c'est là que se révélait toute la finesse d'une démarche vraiment socratique, il avait un talent fou pour ne pas clore la question, en s'abstenant d'élucider tout à fait en quoi tel projet de loi, telle décision ministérielle ou telle prise de position auraient pu être préjudiciables : il laissait à ses interlocuteurs le soin de desceller l'erreur, d'exercer leur jugement, et de se hausser ainsi, par l'effort même de la pensée, à la claire conscience du vrai. Singulièrement, dix ou quinze ans après un échange avec Michel Laclotte, la teneur de ses propos vous poursuit encore. Et même lorsque la conversation se poursuit, au fil du temps, avec un Jean-Pierre Cuzin, un Neville Rowley ou un Guillaume Kientz, le sujet demeure ouvert, jamais véritablement épuisé. Les collections publiques doivent par nature être inalié-

nables – c’est là une vérité absolue –, mais la pensée, quant à elle, se doit de rester en mouvement, en se nourrissant de contradictions, en s’enrichissant de paradoxes.

L'ironie laclotienne

La bienveillance offre un formidable terrain d'exercice pour exercer des joutes verbales aussi redoutables que jubilatoires, où l'esprit, affûté, servait moins à transmettre qu'à éveiller. À l'instar de ses vrais héritiers, Michel Laclotte goûtait avec délices les traits d'esprit : l'humour sinon rien, mais un humour feutré, parfois elliptique, pinçant, saillant ! L'échange, dense et sans répit, exigeait un perpétuel dépassement de soi, nourri d'ironie, d'autodérision, et surtout d'une allégresse sans feinte. Toute solennité excessive, toute posture d'autorité se dissolvait sous ses interrogations, socratiques en diable, qui mettait chacun face à ses limites. Certains le craignaient d'ailleurs !

À l'endroit d'une découverte qu'il jugeait digne d'estime, surtout si elle émanait d'une personnalité qu'il tenait en affection, il concédait, au mieux, une litote bien pesée, plus souvent, il ciselait une antiphrase savoureuse, son idiome favori. Il s'agissait moins d'évaluer que de disposer à grandir, à viser plus haut : ne jamais s'endormir dans les lauriers du présent. Pour Michel Laclotte, les gens de musées, tel qu'il les appelait, avaient des devoirs et non des droits. Le privilège d'approcher des chefs-d'œuvre, de remplir des missions nobles, en résumé de servir, impliquait une dignité... et des réflexes. Il fallait incarner une manière d'être, non une fonction.

Combien de fois, depuis qu'il n'était plus "aux affaires", Michel Laclotte incita ses proches à se moquer un peu de lui, à tourner ses "manies" en dérision ? Il suffisait d'une phrase absurde – « C'est fâcheux que vous ne vous intéressiez pas à Vélasquez » ; « Je suis étonnée que la France ait laissé sortir tel ou tel chef-d'œuvre » ; ou, pis encore, « Vous êtes certain que *La Liberté guidant le peuple* n'avait pas sa place sous la voute d'Orsay ? » – pour l'enflammer. Il entraînait alors en mouvement, comme un sage que réveille l'outrecuidance d'un jeune interlocuteur. Sylvie Béguin l'avait titillé toute sa vie ; d'autres avaient compris qu'il suffisait de viser juste – là où cela piquait – pour jouer avec lui. Car l'art de bien vieillir, selon Monsieur Laclotte, consistait à encourager les plus jeunes à l'irrévérence. À travers une plaisanterie ou une remarque lancée avec nonchalance, il désignait secrètement ceux dont il pressentait qu'un jour, dans une situation précise, ils sauraient se tenir. Il pensait en stratégie grec : à long terme, dans l'ombre des décennies. Aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui, agissant, comprennent qu'ils répondent à un geste qu'il

avait un jour esquissé à leur adresse. Comme s'il introduisait, dans le cours même des choses, une impulsion discrète dont les effets ne se feraient sentir qu'avec le temps.

De l'art de rire en histoire de l'art

Le sérieux du rire paraît antinomique, et pourtant ! Susciter ce sourire en coin, accompagné de l'inévitable inclinaison de la tête vers la gauche chez Michel Laclotte, relevait certes d'une véritable méthode d'apprentissage ; mais lorsque ses yeux pétillaient et que son rire s'élevait, clair et complice, naissait aussi cette impression précieuse de partager, au détour d'un trait d'esprit, un instant privilégié.

Qui pourrait oublier ses énigmes ? Ses "colles", comme il disait ? Les jeux qu'il inventait autour du secret d'une œuvre pouvaient s'étendre sur des années. Être mis sur la voie par un indice prenait un tour ludique, souvent plus délicat à interpréter que la solution elle-même. Il prenait un plaisir certain à vous savoir en quête. Les impétrants débutaient avec la question préliminaire : « Quel est le plus beau tableau du monde ? » ; les plus aguerris s'attelaient à cette interrogation aussi épineuse que stimulante : « Quels sont les dix tableaux qui ne devront jamais sortir de France ? »

L'héritage de Michel Laclotte nous oblige. Continuons à nous amuser en son honneur !